

lait assez dire qu'il fallait non-seulement travailler, mais prier, et qu'elle prierait de son côté.

Quentin plein d'espoir et par conséquent de force, ne voulait mettre aucun retard à se lancer dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Ayant pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le bien-être de sa mère, il s'achemina vers Bruxelles en invoquant avec ferveur la souveraine assistance de celui dont l'homme a toujours besoin, mais surtout dans ces grandes circonstances qui décident de sa destinée.

Une année s'était écoulée depuis que Quentin Metsis avait quitté sa ville natale. Jean-Louis de Bos s'était lui-même décidé à dire adieu à Anvers : il avait fini par s'apercevoir que bien décidément il ne plaisait pas, ce qui lui paraissait très-mauvais et imaginairement singulier et extraordinaire. Le père De Vrindt, qui ne s'était jamais fait illusion sur le caractère léger, la fortune et la suffisance de cet aspirant à la main de sa fille, s'était consolé sans trop de peine de son départ ; il se disait que belle, riche et vertueuse, sa fille ne manquerait pas de prétendants. Modestement retirée auprès de son père, Marguerite ne cherchait que la solitude et faisait tout son possible pour se soustraire aux regards du monde et des jeunes gens de la ville. Chaque matin encore elle venait mettre en ordre l'atelier de son père, mais elle ne tournait plus ses regards vers la forge, et quand, par hasard, cela lui arrivait elle sentait aussitôt des larmes mouiller ses yeux. Le respectueux attachement de Quentin, ses vertus, son héroïque résolution avaient fait une profonde impression sur son cœur. Elle se représentait ce qu'il avait dû souffrir, ce qu'il souffrait encore pour l'amour d'elle ; exilé loin de sa mère et du toit paternel, il errait maintenant dans les provinces étrangères, peut-être souffrant et abandonné !..... Et sa mère aussi, sa pauvre mère restait privée de son appui et de sa tendresse !..... De temps à autre elle envoyait à la pauvre femme, Brigitte, chargée de quelques dons utiles, mais que c'était peu hélas ! pour la dédommager de la privation d'un fils comme Quentin !

Celui-ci séjournait dans les principales villes des Pays-Bas, où vivaient à cette époque les plus célèbres peintres du monde ; ils avaient des écoles à Bruxelles, à Gand et à Bruges, et y instruisaient de nombreux élèves. Quentin avait bien soin de donner de ses nouvelles à sa mère, et plus d'une fois les voyageurs qui les transmettaient y ajoutaient de flatteuses paroles sur son fils, que la bonne veuve ne manquait pas de répéter à dame Brigitte ; et c'est ainsi que l'on apprit dans la maison De Vrindt, que le jeune artiste faisait des progrès incroyables, et que ses maîtres l'aimaient